

Sommaire : — Enigme. — FEUILLETON, Les Laudes, (suite et fin). — LITTÉRATURE CANADIENNE, Une esquisse de mœurs. — Article sur l'économie politique, lu à la Société des Amis. — Études historiques : quelques mots sur le septième âge du monde. — Faits divers. — Histoire de la semaine.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

S. — Enigme.

Qui me nomme me rompt.

9. — Enigme singulière.

Je suis gros comme un éléphant, petit comme une puce, lourd comme une baleine, léger comme un papillon ; je rampe comme une couleuvre et plane au plus haut des airs comme un aigle ; j'ai quatre pieds à cinq doigts comme un loup et fourchés comme une biche, et n'ai que deux pieds comme un paon, des cornes comme un taureau, et des antennes comme un insecte, des ailes comme une chauve-souris, des plumes comme un perroquet, un bec long comme la cigogne, un groin comme un sanglier, un visage comme une chouette, une physionomie enchantresse comme une belle femme ; je suis tout noir comme un corbeau, tout blanc comme un cygne, tout tacheté comme une pintade, tout rayé comme un zèbre, couvert de grands poils comme un ours, couvert d'écaillés comme un brochet, fort comme un lion, méchant comme une panthère, doux comme un mouton, fourbe et malin comme un singe, fidèle comme un chien de berger, vorace et féroce comme un requin, friand et caressant comme le petit épagneul d'une odalisque, sot comme une oie, et spirituel comme un grec.

J'ajouterais en vain des milliers de *comme*, si tu ne m'as déjà deviné, tu n'en saurais pas mieux ce que je suis : l'impatience vous l'aura fait nommer plus d'une fois, sans que vous vous en soyez douté, en lisant et en m'apostrophant. Je vous le pardonne, puisque cela était fait exprès. Si vous étiez réduit à me demander le mot, vous mériteriez que je vous l'écrivisse avec un point d'exclamation. Prenez poliment une plaisanterie un peu turque.

Je suis, etc. etc.

[Le mot des énigmes se et de au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme 7^{me} insérée dans le dernier numéro est "Lit."

FEUILLETON.

Les laudes.

II.

L'air s'est obscurci ; Michel distingue à peine les objets à dix pas ; mais, par moment, il croit apercevoir un point blanc éloigné, comme on voit sur mer une voile enfoncée dans la brume. Son cœur tressaille d'espoir ; il s'élançait, et bientôt il entend des cris : jamais il n'a entendu cette voix, et sa voix y répond avec transport ; il bondit comme un daim au milieu de la bruyère ; déjà l'eau ruisselait de toutes parts et inondait la dalle ; il voit une jeune fille qui court éperdue ; il l'atteint, c'est elle qu'il aime ; il la prend dans ses bras, l'enlève ; devenu plus léger avec elle, il franchit les mares et les ruisseaux, en quelques sauts il est à son étable, et dépose son précieux fardeau sous son toit. La petite, effrayée, pleurait à chaudes larmes, ignorant où elle était. — Ne

pleure pas, lui disait Michel attendri ; ce n'est rien, je vais te faire du feu. Et sans perdre un instant il porta devant elle, au-dehors de l'étable, quelques bûches de bois, toute la paille de sa couche, et y mit le feu. Une grande flumme s'éleva, et une douce chaleur vint pénétrer et réjouir la pauvre fille toute trempée. Elle essuya ses larmes, et, ayant levé les yeux vers Michel, elle le reconnut.

— On m'avait bien dit que tu étais bon, Michel, lui dit-elle.

— Tu sais mon nom ! lui répondit le pasteur ; je voudrais savoir le tien.

— Je m'appelle Louise, dit l'enfant en rougissant et en baissant les yeux, car déjà la voix et le regard de Michel lui avaient dit qu'il l'aimait.

Elle raconta qu'elle demeurait à Biganos, qu'elle était venue passer quelques jours chez sa tante au quartier de Vert ; partie de Pissos avec ses amies, elle était restée un peu en arrière, et, s'étant égarée dans une pignuda, elle avait été surprise par l'orage.

— Je puis à présent aller avec toi ; un pasteur de mes amis viendra à ma place garder mon troupeau cette nuit.

Comme la lande était couverte d'eau, il choisit pour Louise les échasses les plus légères qu'il eût ; il en prit lui-même, et ils s'en allèrent tous deux par la lande en se tenant par la main et en riant.

Lorsqu'ils arrivèrent à Vert, il était déjà nuit ; Louise trouva sa tante fort en peine de ce qu'elle était devenue. Michel fut comblé de bénédictions par la brave femme, et passa la nuit sous le même toit que Louise.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour de la fête de Saint Pierre, lorsque vint le tirage au sort pour l'armée. C'était en 1812 ; il y avait peu de jeunes gens alors exempts du service militaire ; Michel fut au nombre des recrues de cette année. Avant de quitter les Landes et de rejoindre son corps, il voulut voir Louise. Il partit pour Biganos, où il n'était jamais allé. Dans sa route il rencontra beaucoup de gens à cheval qui paraissaient invités à quelque noce ; il en vint de tous les points de la lande, et tous se dirigeaient vers Biganos. Il s'arrêta, le soir, près d'une métairie dans laquelle il vit entrer tous les cavaliers qui arrivaient. Ne pouvant se défendre d'un cruel pressentiment, il s'assit sur les bords du chemin, sans oser questionner personne, regardant tristement ceux qui passaient. Quand la nuit fut close, il vit venir, au clair de la lune, deux rangs de jeunes filles vêtues de blanc, ayant chacune à la main un bouquet ; une d'entre elles portait une grande couronne de fleurs blanches en forme de pyramide, toute illuminée de petites bougies. Elles allaient chantant dans le chemin creux bordé de haies, et s'avançaient lentement vers une jolie maison blanche entourée de grands arbres. Michel les suivit. Les jeunes filles frappèrent à la porte sans interrompre leurs chants ; la porte ne s'ouvrit pas tout de suite. Michel attendait avec une anxiété dont il n'était pas maître. Elles frappèrent de nouveau. Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'une jeune fille sortit de la maison, prit la couronne des mains de celle qui la portait et rentra aussitôt. Elle ne parut qu'un instant, mais Michel la reconnut : c'était Louise, sa Louise,

dont on célébrait les fiançailles. Les jeunes filles entrèrent dans la maison ; la porte se referma ; Michel entendit, du dehors, leur joie bruyante. Anéanti, il s'appuya contre un arbre, et des ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. Un chant se fit entendre dans l'éloignement, et peu à peu s'approcha ; une voix seule chantait, et un chœur répondait. Michel entendit ses paroles qui revenaient sans cesse dans le chant : "J'ai perdu ma bonne amie !" Hélas ! dit-il avec douleur, c'est moi qui l'ai perdue... Une troupe de jeunes gens, le prétendu en tête, arrivèrent à leur tour ; et, après avoir frappé aussi à la porte, après avoir demandé trois fois qu'on leur ouvrit, ils furent introduits dans la maison ; Michel entra avec eux. Une réunion nombreuse était rangée autour d'une grande salle. Michel se mêla aux conviés : il n'était connu d'aucun d'eux. Ceux de Biganos croyaient qu'il était venu de Salles avec les amis du prétendu ; ces derniers le croyaient invité par les parents de la jeune fille. Il chercha des yeux Louise ; elle n'était pas dans l'assemblée. Elle entra bientôt conduite par le jeune homme de Salles, son fiancé, et s'avança au milieu du grand cercle. Elle avait le visage pâle et l'air souffrant ; tandis qu'elle souriait, on voyait ses yeux se remplir de larmes. Le jeune homme prit une ceinture des mains d'un de ses amis et entourait la taille flexible de la jeune fille. Louise était soutenue par sa jeune sœur ; on eût dit une malheureuse victime qu'on enchaînait ; son sein se soulevait, violemment agité par le trouble de son cœur ; elle paraissait près de défaillir. Tous les yeux étaient fixés sur elle et exprimaient un étonnement pour la mariée ; elle inspirait un sentiment qui ressemblait à la pitié ; tout le monde, sans savoir pourquoi, se sentait porté à la plaindre. Son père seul, d'un regard sévère, l'observait et commandait à sa volonté. Après que la ceinture eut été attachée, Louise s'avança, chancelante, vers une table couverte d'assiettes pleines de fruit de toute espèce. Alors que dans la naïveté de nos mœurs, les vœux d'une jeune fille étaient comptés pour quelque chose dans le mariage, l'émotion était grande en ce moment où la fiancée allait répondre au don de la ceinture par un autre don, car si elle offrait à son prétendu une assiette de noix, c'était de sa part un signe de refus de sa main. Bien qu'aujourd'hui un père se soit assuré d'avance de l'assentiment ou de l'obéissance de sa fille à ses désirs, la cérémonie des *aveux* émeut toujours profondément l'assemblée. La langueur touchante de Louise, quelques bruits vagues qui avaient couru de son éloignement pour ce mariage, donnaient à ce moment d'attente le plus puissant intérêt. Elle se serait sacrifiée sans doute pour obéir à son père ; mais lorsqu'elle avait tendu le bras pour prendre au hasard le fruit qu'elle devait présenter au fiancé, ayant levé les yeux, elle vit Michel près de la table, elle poussa un cri d'une expression indicible, et, choisissant l'assiette de noix, elle l'offrit au prétendu et tomba évanouie dans les bras de sa sœur. Un grand tumulte s'éleva dans la salle ; la colère du père éclata ; les parents se confondirent en excuses auprès du jeune homme de Salles atterré de ce coup ; les jeunes filles toutes palpitantes d'émotion emportèrent